

CARNET MONDAIN.

BALS A L'OPERA ET AILLEURS.

Table listing social events and dances, including dates and locations like 'Second Midwinter Cotillon' and 'Mittens, Athenæum'.

TEMPERATURE

On 16 janvier 1907.

Table showing weather data for January 16, 1907, including temperature in Fahrenheit and Centigrade.

Catastrophes.

Il semble que le monde soit récemment entré dans une ère de catastrophes. Elles se succèdent à des intervalles si rapprochés...

On l'a vu pour ceux de Galveston, de la Martinique et de San Francisco, et on va le voir pour ceux de la Jamaïque. C'est un peu de réconfort dans l'effroi que causent ces malheurs.

Les troubles fréquents n'en sont pas moins inquiétants, et ils sont d'autant plus regrettables que toujours ils font de nombreuses victimes et causent des ruines incalculables.

La taille des grands hommes

Parmi les plus grands étaient Darwin, qui atteignait 1 m. 83; Lincoln, 1 m. 86; Thackeray, 1 m. 93; Washington, 1 m. 90; Carlyle, 1 m. 80. Il est assez curieux de remarquer que Darwin, avec sa haute taille, aurait pu difficilement affirmer qu'il descendait du singe.

Voici maintenant, dans un "dead heat", Cromwell et Alexandre Dumas fils, avec 1 m. 78. Ce résultat peut être tenu comme très honorable pour l'auteur de la "Dame aux Camélias".

Immédiatement après, on peut placer un certain nombre de personnalités que l'histoire néglige de faire passer sous la toise, mais que l'on peut, grâce à des témoignages contemporains, ranger dans la catégorie des grands.

Richelieu, Torgueneff, Le Tasse, Bismarck, Christophe Colomb, Charlemagne, saint Thomas et Jules César. Il est curieux de remarquer que Richelieu, qui affaiblit la maison d'Autriche, et Bismarck, qui fit l'unité allemande, sont de même la taille. La nature avait, pour eux, devancé le jugement de l'histoire.

Examinons maintenant la série des moyens. Voici lord Byron, 1 m. 74; Dickens, 1 m. 75; Gladstone, 1 m. 73; Voltaire, Wellington et Zola — que le statisticien anglais considère, nous ne savons trop pourquoi, comme un grand homme — avec 1 m. 70. Wellington, assurément, si la parole lui était redonnée, ne saurait manquer de protester contre un tel voisinage.

Viennent ensuite, sans mensuration exacte, Camoens, Chopin, Hervé, Luther, Guy de Maupassant, Watteau, Alexandre le Grand, qu'il conviendrait mieux d'appeler Alexandre le Moyen; Edgar Poe, Newton, etc.

Enfin la petite classe comprend: Beethoven, 1 m. 63; Balzac, 1 m. 63; Kant, 1 m. 58; Nelson, 1 m. 63; Thiers, 1 m. 60; Meissonier, Wagner, Montaigne, Mendelssohn, Montesquieu, Charles Martel, Tamerlan, Horace. Cette statistique nous apprend, en outre, que le grand Napoléon, qui atteignait tout juste 1 m. 57, est dans les plus petits de la série des grands, tandis que Pierre-le-Grand méritait doublement son surnom, puisqu'avec ses 2 m. 05, le record de la taille lui appartient.

Il ne nous semble pas, à première vue, que le savant anglais ait minutieusement vérifié ses sources, tout au moins en ce qui concerne deux sujets de la classe des petits. Ainsi Thiers nous paraît, dans son classement, avoir une taille supérieure à celle qu'il avait dans la réalité. Nul n'ignore, en effet, que Thiers était petit, tout petit, un nain presque. Or, 1 m. 60, c'est déjà la taille d'un homme comme on en voit beaucoup.

Le travail que nous avons sous les yeux ne fait pas mention de Louis XIV. Il est avéré que Louis XIV était très petit, et que c'est pour se grandir que ce monarque, qui avait une idée si "haute" de la majesté royale, décora la mode des grands talons et des perruques surélevées.

C'est également pour se grandir que Thiers aimait tant à monter à cheval. Il est à remarquer, en effet, que les hommes petits le paraissent beaucoup moins quand ils sont à califourchon. Il y a même des hommes dont on

Réceptions du premier de l'An.

La réception du corps diplomatique à l'Elysée n'est plus qu'une vague image de ce qu'elle était autrefois aux Tuileries. Elle a même perdu ce cachet particulier qu'elle avait jusqu'à ces dernières années, alors que le nonce était de droit le doyen du corps diplomatique, et prononçait en son nom le petit discours d'usage au président de la république.

C'est maintenant le doyen en fonctions, c'est-à-dire l'ambassadeur le plus anciennement accrédité à Paris, qui remplit les fonctions de doyen et offre au Président les vœux du corps diplomatique. On sait que ce doyen est actuellement le comte Tornelli, ambassadeur d'Italie.

On ne se servait, guère, sous l'ancien régime, de l'expression "corps diplomatique", de même que la qualité d'ambassadeur est restée mal définie jusqu'aux traités de 1814, qui ont réservé ce titre aux représentants des grandes puissances.

Quant à Napoléon, qui, à vrai dire, n'était pas grand, on ne peut admettre pourtant qu'il fut plus petit que Thiers. On peut affirmer qu'il dépassait 1 m. 57, que lui donne notre statisticien. Jamais, avec cette taille, il n'eût, à la fin du dix-huitième siècle, été admis dans l'artillerie.

Le travail que nous avons sous les yeux ne fait pas mention de Louis XIV. Il est avéré que Louis XIV était très petit, et que c'est pour se grandir que ce monarque, qui avait une idée si "haute" de la majesté royale, décora la mode des grands talons et des perruques surélevées.

C'est également pour se grandir que Thiers aimait tant à monter à cheval. Il est à remarquer, en effet, que les hommes petits le paraissent beaucoup moins quand ils sont à califourchon. Il y a même des hommes dont on

Viennent ensuite : le ministre plénipotentiaire du Roy de Prusse, qui s'appelle le comte Marshall d'Escoffe; les ministres plénipotentiaires de l'électeur palatin; du duc de Deux Ponts et du duc de Wurtemberg, qui s'étaient cotisés pour n'en avoir qu'un; du duc de Modène, et enfin les simples ministres du Roy de Portugal, du Roy de Pologne, duc de Lorraine et de Bar (Stanislas, beau-père de Louis XV), de la république de Gènes; le chargé des affaires de Genève et l'agent des villes hanséatiques.

Point d'ambassadeur de Russie, ni de Turquie.

Le grand cérémonial était réservé alors à l'arrivée et à la présentation d'un nouvel ambassadeur.

Sous le Premier Empire, le cérémonial du premier de l'An devenait très solennel. Mais ces réceptions sont fréquemment supprimées par les guerres, et le corps diplomatique s'en trouve réduit à quelques membres.

Le 1er janvier 1813, en pleine guerre de Russie, il n'y a que deux ambassadeurs à Paris: le prince de Schwarzenberg, ambassadeur d'Autriche, et le duc de Campo de Alencar, ambassadeur d'Espagne. Les envoyés extraordinaires sont ceux du Roi Joachim Murat, du Grand Duc de Francfort, du Roi de Bavière, du Wurtemberg, de Saxe, de Westphalie; les ministres plénipotentiaires sont ceux de Bade, de Hesse-Darmstadt; puis les envoyés extraordinaires de Wurtemberg, de Danemark, et enfin M. de Maillardot, ministre plénipotentiaire de Suisse.

Point de nonce : le Pape est prisonnier. Il n'y eut pas de nonce sous le Premier Empire.

Le corps diplomatique était naturellement admis le premier. Le nonce, Mgr Chigi, qui était le plus bel homme de tous les diplomates accrédités à Paris, prononçait l'allocution d'usage en très bon français, et il était avec toute l'élégance d'un grand seigneur; on sait qu'il était prince romain. Les ambassadeurs étaient, en 1868, le prince de Metternich, M. Mon, ambassadeur de la Reine Isabelle, qui n'était pas encore tombé du trône; le comte de Goltz, ambassadeur de Prusse; le baron de Budeberg, ambassadeur de Russie, et Dje-mil-Pacha, ambassadeur de Turquie. L'ambassadeur d'Angleterre n'était pas nommé et le chevalier Nigra n'était encore qu'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du Roi d'Italie.

On se rappelle le mot prononcé dix ans plus tôt, par l'Empereur, à cette même réception, le mot adressé à l'ambassadeur d'Autriche, le baron de Hubner, mot qui tomba comme un coup de foudre et qui fit pressager la guerre d'Italie.

On se rappelle le mot prononcé dix ans plus tôt, par l'Empereur, à cette même réception, le mot adressé à l'ambassadeur d'Autriche, le baron de Hubner, mot qui tomba comme un coup de foudre et qui fit pressager la guerre d'Italie.

Les ambassadeurs arrivaient en grand uniforme, dans leurs voitures de gala, avec leurs secrétaires. Les voitures de la Cour n'allaient les chercher que pour la présentation de leurs lettres de créance.

Le grand maître des cérémonies assistait à la réception en grand uniforme; habit de drap violet brodé d'or, boutons à l'aigle, gilet et ceinture de caesimir blanc, bas de soie blanche, souliers à boucles dorées, chapeau à cornes avec plumes blanches. C'était, on le sait, le duc de Cambacérès, qui était assisté des introducteurs des ambassadeurs: M. Feuillet de Conches et le baron de Lajus.

Après le corps diplomatique, venaient les présidents des deux Chambres, les grands dignitaires, les ministres, les hauts fonctionnaires, l'armée, la garde nationale et enfin, le 2 janvier au soir, à neuf heures, commençait la réception des dames présentées à la Cour, et c'était peut-être le plus intéressant.

Toute femme présentée précédemment aux souverains avait le droit de venir à cette réception et de leur faire sa révérence, mais elle n'y venait qu'avec une certaine crainte, car il fallait une toilette merveilleuse et une robe à traine très longue, dont le maniement était assez difficile que la longue et solennelle révérence.

Cette réception avait lieu dans la salle du trône, l'Empereur et l'Impératrice debout sur l'estrade du trône, l'Empératrice à gauche, avec ses dames d'honneur près d'elle, la maison de l'Empereur rangée de son côté.

Les dames entraient trois par trois, par la porte de droite, et regardant le trône. Les huissiers étalaient leur traine pour leur donner plus d'aisance; le chambellan de service les nommait. Elles avançaient jusque près de l'Impératrice et devaient faire "trois à gauche", trois pas de côté pour arriver sur la rosace du tapis et y faire leur révérence à l'Impératrice. Encore un pas de côté, en repoussant leur traine, et nouvelle révérence devant l'Empereur. Enfin, trois à gauche encore pour ne pas tourner le dos aux souverains, et, après avoir dépassé l'estrade du trône, elles sortaient avec toute la joie d'un mot ou d'un signe aimable, ou toute la confusion d'une révérence manquée dans l'embarras de la traine.

Ces jours sont loin. Une carte de visite, une signature sur un registre, un encombrement de voitures et de hâces a remplacé tout cela.

THEATRES.

ORPHEUM.

Tous les numéros du programme de l'Orpheum, extrêmement intéressants, quelques uns même sensationnels, sont applaudis aux deux représentations de chaque jour par de très fortes chaudières.

TULANE.

"The Land of Nod", une amusante comédie musicale admirablement montée et mieux jouée encore, a été donnée deux fois hier au Tulane, en matinée et le soir, et a fait chaque fois une salle comble. Une autre matinée est donnée samedi.

La semaine prochaine les deux

fameux artistes Gus et Max Rogers se feront applaudir dans une comédie musicale à grand spectacle: "The Rogers Brothers in Ireland".

La vente des places pour leurs représentations commence aujourd'hui.

CASINO.

Le spirituel talent de Nat Willis et de ses partenaires n'a jamais été plus en évidence que dans "A Lucky Dog", une fantaisie musicale qu'ils jouent depuis dimanche soir. Aussi la salle du Crescent est-elle remplie à chaque représentation. La pièce est donnée deux fois aujourd'hui.

Pour la semaine prochaine on annonce "Gay New York", une autre comédie musicale tout aussi divertissante pour laquelle les places sont en vente dès aujourd'hui.

THEATRE DE L'OPERA

Le Théâtre de l'Opéra offre ce soir à ses habitués "Il Trovatore", l'opéra de Verdi si connu et si populaire, dont Mlle Tarquini, Mme Borlinetto et M. Martin tiendront les rôles principaux.

Un communiqué du théâtre nous dit que le directeur Russell a reçu de nombreuses personnes la requête de donner de cet opéra une dernière représentation. Il est probable, conséquemment, que la salle sera mieux garnie qu'en ces temps derniers.

Samedi soir "Don Pasquale", avec Mlle Nielsen dans le rôle de Norina. On sait que c'est avec ce délicieux opéra que Mlle Nielsen a fait une brillante tournée dans les Etats-Unis la saison dernière.

Dimanche en matinée, dernière représentation de "Adriano Lecocquer", l'opéra du compositeur italien Cilea dont notre public a eu la primeur en Amérique.

THEATRE SHUBERT.

"Sam Houston", le grand drame historique que jouent Cay Clement et sa troupe au Théâtre Shubert est applaudi avec enthousiasme par de très bonnes salles. Beaucoup d'enfants des écoles profitent de l'offre de places à moitié prix, et il est probable que beaucoup d'entre eux prendront part au concours d'essais comparatifs entre le drame et la vie réelle du général Houston, pour lequel des prix de \$50, \$25 et \$15 seront distribués.

LYRIC.

Rarement plus beau drame a été joué que "East Lynne" par la troupe Brown-Baker au Lyric. Aussi cette œuvre si profondément émouvante, dans laquelle tant de nobles sentiments sont exprimés, attire-t-elle beaucoup de monde.

A partir de lundi soir la troupe Brown-Baker donnera un autre drame tout aussi intéressant: "Two Little Sailor Boys".

JARDIN D'HIVER.

Grand succès pour l'orchestre de Brooker qui a donné un concert de "ragtime" hier au Jardin d'Hiver. Un solo de saxophone par M. Paul Wait et un solo de piano par M. Jules Furman ont été très applaudis.

Le programme de ce soir est très attrayant. Demain "Ladies Klatsch Concert" en matinée, à deux heures et demie.

MEMORANDA GRIEUS DE LA SEMAINE.

LONGENT PAZO est garanti comme remède infailible pour la cure de tout cas d'hémorroïdes, en général ou extérieurement, de 6 à 14 jours, ou l'argent est rendu. 50c.

Feuilleton

Abeille de la N. O.

Commencé le 25 déc. 1906.

L'ENFANT DE LA DUCHESSE.

GRAND ROMAN INEDIT

PAR PIERRE SALES

PREMIERE PARTIE

VI

L'HOMME AIMÉ

(Finis.)

Hippolyte Bouche, avait trop que, quand cette "b..." de

Catherine avait quelque chose en tête, il était impossible de discuter avec elle; et il parla d'autre chose, bien que sa vanité éprouvât une très réelle humiliation de ce que sa femme demandât, de quel nom qu'elle décorât cela, assistance à une œuvre charitable. Cela gênait sa petite gloriole dans son quartier; et il dit tout à coup:

— On racontera qu'on la envoyée chez des parents à nous en province!

— Tu raconteras bien tout ce que tu voudras! prononça rudement sa femme.

Car elle n'avait plus envie de lui dire ni d'entendre des tendresses; un souffle trop desséchant venait de passer entre eux, balayant le petit nuage d'illusion, travers lequel elle essayait d'habitude de voir son mari. Et elle l'eût même pas un geste de regret quand, à peine sa tasse de café bu, son mari se levait pour aller au café Vincent; où il avait une foule de gens à voir, dit-il, et où, bien certainement, des tas de lettres devaient l'attendre.

Sans doute pleura-t-elle après son départ; mais s'étant assoupie, peut-être un quart d'heure, elle se réveilla forte, couragieuse; elle rangeait hâtivement sa vaisselle et réinstallait son petit atelier de repassage, afin que sa besogne fût achevée quand Pauline rentrerait.

Par moments, cependant, elle

devait s'arrêter; mais elle s'en allait, alors, devant sa commode et contemplait, dans un tiroir, la petite layette si tendrement préparée, si coquette dans sa simplicité, sous ses nœuds de rubans bleus.

Et c'est ainsi qu'elle se trouvait, vers quatre heures et demie, lorsqu'elle distinguait le pas précipité de son mari. Aussitôt, elle était debout, bien étonnée, car elle ne s'attendait même pas à le revoir pour le dîner. Elle en était déjà tremblante, se figurant que ce brusque retour signifiait quelque perte au jeu;... quelques beson d'argent immédiat;...

— Qu'est-ce que tu as donc, toi? lui cria son mari, du seuil de la porte.

Il semblait de la plus mauvaise humeur.

— Mais rien... mon ami... je suis simplement surprise... tu ne m'aurais pas dit que te reviendrais cet après-midi...

— Pourquoi ne reviendrais-tu pas chez moi l'après-midi, si cela me convient?

— Tu peux bien revenir à tel moment qu'il te plaît, Hippolyte! dit-elle doucement, songeant à le calmer.

Car si c'était de l'argent qu'il lui fallait, elle aimait mieux lui en donner un peu, bien vite, qu'il ne fût pas tombé sa déception, presque de la colère, sur elle. Il avait son plus mauvais regard en effet. Elle s'excessa

même du désordre de travail où il la trouvait...

— Je profitais... le plus rapidement possible... de ce que tu n'étais pas là, pour en finir...

— Qu'est-ce que tu parles de cela? fit-il durement.

Et venant prendre sa femme par les poignets, il la regarda fixement dans les yeux, comme cherchant à lui dérober un secret. Puis il la lâcha brusquement, s'en alla à la cheminée, regardant sur le buffet, passait dans la chambre, ouvrait le tiroir de la table de nuit, de la commode;... et il se dirigeait vers l'armoire, lorsque sa femme demanda, stupéfaite:

— Mais que cherches-tu donc? Au lieu de lui répondre, il tira sa montre, eut l'air de calculer en faisant le tour du cadran avec son doigt, prononçant entre ses dents:

— Midi... midi et demi... une heure... une heure un quart... oui, une heure et demi, deux heures au plus tard... Et cinq heures bientôt... C'est extraordinaire que ça ne soit pas encore là!

Enfin, relevant la tête vers sa femme:

— On n'a rien apporté pour moi? — Est-ce que je ne te l'aurais pas donné tout de suite? Il eut un soufre rauque... tourna quatre ou cinq fois dans le logement, alla regarder à la fenêtre, et son visage s'épanouit

un instant tandis qu'il murmura:

— Ah! en voici un... Sa femme n'eut qu'à se pencher un peu pour voir un petit message de télégraphe.

Mais le petit garçon du télégraphe dépassait la maison!

— Tonnerre!... ce n'était pas pour moi... Tu es bien sûre, femme, que rien n'est venu pour moi, pendant mon absence?

Elle lui répondit par un regard simplement étonné: car jamais, au grand jamais, elle ne s'était jamais occupée de sa correspondance, même lorsque, au caractère de certaines écritures, elle devinait que ce n'était pas un de ses compagnons de plaisir qui lui écrivait.

— Tu attendais donc quelque chose de si urgent? — Oui, fit-il sèchement... pour une affaire!... On devait me télégraphier plutôt au café; mais... comme on a mes deux adresses...

— C'est peut-être arrivé à ton café pendant que tu venais ici? — C'est possible.

Malgré la si tranquille attitude de sa femme, il lui jeta encore un regard soupçonneux, puis s'en alla en battant la porte.

Ab! c'était cela, pourquoi n'était-il donc pas resté avec "elle"...

Pourquoi était-il venu lui apporter, ce matin, une apparence si mensongère d'affection? Elle était si apaisée, presque heureuse, au milieu de ses petits préparatifs, ayant si bien réglé tout ce qui allait se passer pour elle et pour Pauline, pendant les deux mois suivants!

Comme elle était demeurée près de la fenêtre, elle le vit marcher à grandes enjambées, puis courir presque... retournant à ce café favori, où son existence s'équilibrait bien plus que chez lui! Et, bien lasse, à la fin, de tant de déceptions, de tant de chagrins, elle murmura:

— Pourquoi, Dieu certains hommes se marient-ils? Mais aurait-elle eu sa chère petite Pauline... et l'être dût passionnément adoré, qui, vraiment, s'il était un fils, allait mettre un si nouvel intérêt dans sa vie? Elle n'était plus amante de puis longtemps... elle n'était presque plus épouse... elle ne serait bientôt plus que mère.

— Allons! fit-elle avec une résignation un peu dédaigneuse, ne faut plus que je sois assez bête pour me laisser troubler par toutes ces bêtises!... Qu'il fasse bien tout ce qu'il voudra... mais que plus rien ne me concerne, ne mette mes pauvres nerfs en branle!... Allons... Frrt!

Elle parvenait à reprendre un peu d'entrain, à se sentir, si mé-

lancolement que ce fût, dans sa glace; et elle recommençait la chère besogne, où elle obéissait ses chagrins, dans cette poésie des humbles qui les emporte si loin des duretés de la vie.

Une demi-heure peut-être s'était écoulée; et ses yeux caresaillés, ravies, la pile des chemises de Pauline, quand la clef fut introduite tout doucement dans la serrure; son mari, décemment soupçonneux, avait dû revenir à pas de loup et ouvrir avec des précautions infinies, s'imaginant la surprise en défaut. Cette fois, elle ne se dérangea même pas et dit fort tranquillement:

— Tens... te revoilà!... L'as-tu reçu ton petit bien? — D'un bond, il était auprès d'elle; et, lui mettant la main à l'épaule:

— Comment sais-tu que c'est un petit bien? — Est-ce que je me suis marié? — Pourquoi, alors, le dis-tu? — Parce que je me suis marié... parce que tu en regardes si souvent... au café ou ici! Et, tout à l'heure, tu regardais, dans la rue, un petit télégraphiste...

— N'essais pas de me donner le change... Tu n'aurais pas inventé, comme cela, si sûrement que j'attendais un bien... s'il n'en était pas arrivé un tel...

Car il est certainement arrivé ici, puisqu'on ne l'a pas reçu au café... Et si je me suis un peu